



(Ph. J. Foley)

Patrice Robin
Les Muscles

Éditions P.O.L

Une vague de littérature du moi, réduite à la misère sociale, à la vie minuscule, à l'ordinaire, au drame dérisoire de la banalité, envahit chaque jour un peu plus le domaine romanesque. Écriture souvent exsangue, anémiée, repliée sur une déflation physique du domaine de la lutte, on est loin du roman monde, de la prétention à introduire l'Histoire sous toutes ses formes dans la trame du langage. Le masochisme et la haine de soi règnent là où la «grande santé» nietzschéenne de Céline, Faulkner, Proust, Joyce, Hemingway, Malcom Lowry et les autres avaient amené le roman.

À première vue, *les Muscles* de Patrice Robin semblerait jouer dans cette catégorie «petit bras». Mais, dépassée la première impression dépressive, quelque chose de plus poignant se fait jour. La mauvaise qualité d'une certaine littérature française se défait peu à peu, pour céder complètement à la fin de roman. Cela tient à la capacité de l'auteur à se laisser déborder par son sujet, à faire de la platitude une force, son personnage Victor n'aura pas sombré dans sa recherche pathétique de reconnaissance paternelle, il inventera une maladie (le vrai thème du livre) de la vie, une hypocondrie salutaire, retournant sur elle-même l'impossibilité de se séparer du corps du père. Il en va pour l'auteur de la maîtrise du récit et donc de sa vie. C'est là que la métaphore sportive prend toute son ampleur de chemin de croix à l'envers et de libération. La miniaturisation des affects et des événements (la mort du père en parallèle avec l'arrivée à maturité du fils) transforme le roman en diagramme zen. Comment habiter son corps pour le dépasser en devient la seule question. La réponse dans *les Muscles* tient dans cette unique équation : tant que l'on est en vie, on ne meurt jamais, peu de vivants le savent.

Yan Ciret